

Collaboration sans interaction

L'Église arménienne

au sein de l'Empire russe

ALDO FERRARI

L'Église arménienne¹

Selon une tradition ancienne, le christianisme aurait pénétré en Arménie sous l'effet de la prédication des apôtres Bartholomé et Thaddée. En réalité, la véritable christianisation de l'Arménie se serait produite au cours des premières années du IV^e siècle, probablement en 314, quoique l'on mentionne souvent l'année 301. De fait, l'Arménie est considérée comme le premier pays au monde à avoir officiellement adopté le christianisme pour religion d'État. La conversion des Arméniens serait l'œuvre de Saint Grégoire, dit « l'Illuminateur ». De ce fait, on parle d'Église grégorienne même si, officiellement, il faut parler d'Église apostolique arménienne.

Cette Église relève des Églises dites préchalcédoniennes qui professent un « monophysisme » verbal ou nominal dans le sillage

1. Sur l'Église arménienne, les études essentielles sont : M. Ormanian, *L'Église Arménienne*, Paris, 1910 ; J. Mécérian, *Histoire et institutions de l'Église arménienne*, Beyrouth, 1965 ; L. Arpee, *A History of Armenian Christianity from the Beginning to Our Own Times*, New York, 1966 ; Sh. Kaloustian, *Saints and Sacraments of the Armenian Church*, New York, 1969 ; F. Heyer (éd.), *Die Kirche Armeniens. Eine Volkskirche zwischen Ost und West*, Stoccarda, 1978 ; L. Heiser, *Das Glaubenszeugnis der armenische Kirche*, Trier, 1983 ; R. Pane, *La Chiesa Armena. Storia, Spiritualità e Istituzioni*, Bologne, 2005.

de la christologie cyrillienne. À son sommet on trouve un Catholikos, dont le siège historique principal est à Ejmiatzin, une localité proche de Erevan.

Depuis cette conversion, l'identité arménienne a été étroitement associée au christianisme, l'Église apostolique jouant un rôle décisif dans l'histoire du peuple arménien. Après la fin des règnes nationaux², entre le XI^e et le XIV^e siècle, elle a pris encore plus d'importance puisqu'elle est devenue la seule institution reconnue par tous les Arméniens, aussi bien les Arméniens résidant dans la mère patrie que les Arméniens de la diaspora. Comme nous le verrons, l'Église s'est même imposée comme le principal interlocuteur du peuple arménien auprès de l'Empire russe.

Les Arméniens et la Russie du X^e siècle au XVIII^e siècle

Les premiers contacts entre Arméniens et Russes remontent à l'époque kiévienne. Au cours des siècles suivants, plusieurs communautés arméniennes s'installèrent sur des territoires qui furent par la suite annexés à l'Empire russe³. Plus tard, avec la conquête de Kazan (1552) et celle d'Astrakhan (1556) qui ouvrit à Moscou la voie vers le Caucase et lui permit de commercer avec la Perse, les rapports russo-arméniens se firent plus étroits. Très vite, la communauté arménienne, surtout celle d'Astrakhan, joua un rôle considérable dans ce commerce⁴. L'intensification des relations économiques entre la Russie et l'Arménie au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle fut en effet à l'origine du tournant politique qui suivit : après avoir vainement attendu pendant des siècles l'aide de l'Occident pour lutter contre la domination musulmane, l'Arménie adopta à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e une nouvelle orientation politique destinée à avoir une importance décisive sur le cours de son histoire. En fait, tout au long du XVIII^e

2. Par règnes nationaux, on entend la période qui va de 1021 à 1373 et au cours de laquelle les rois arméniens, soit en Arménie même, soit sur les rives de la Méditerranée (en Sicile notamment), furent défaits par les Byzantins, les Turcs Seldjoukides et les mamelouks d'Égypte.

3. Sur les débuts d'une présence arménienne en Russie voir en premier lieu la volumineuse étude de L. M. Melikset-Bek, *Drevnjaja Rus' i armjane* [La Russie ancienne et les Arméniens], t. I et II, Erevan, 1946. Pour une étude générale sur les colonies arméniennes en Russie, voir l'ouvrage de Z. Ananjan & V. Xačaturjan, *Armjanskije obščiny Rossii* [Les Communautés arméniennes de Russie], Erevan, 1993.

4. Sur cette évolution, voir mon étude *Alla frontiera dell'Impero. Gli armeni in Russia (1801-1917)*, Milan, 2000, p. 39-40.

siècle, les Arméniens, surtout ceux d'Orient qui étaient alors sujets de l'Empire perse, ne cessèrent de demander de l'aide à la Russie ; cette demande émanait essentiellement des membres de la noblesse locale, les soi-disant *melik'e*, et des chefs de l'Église même si ces derniers montraient plus de prudence à réclamer cette aide. On pense au Catholikos Esayi de Ganjasar, dans la région du ĽarabaĽ⁵, qui, en 1716 dans une lettre à Pierre Le Grand, se déclare prêt « avec tous les *melik'e* » à servir le tsar russe dès que celui-ci entrera en Transcaucasie avec une armée⁶. On songe également aux lettres de 1783 des Catholikos Yovhannēs de Ganjasar et Łukas de Ejmiatzin adressées au prince Potemkine dans lesquelles ceux-ci maintiennent leur soutien à une nouvelle expédition russe au Caucase – expédition qui n'aura finalement pas lieu⁷. Deux autres ecclésiastiques, qui furent d'abord archevêques des Arméniens de l'Empire russe avant de devenir Catholikos, Yovsēp' Arlut'ean (1743-1801) et Nerses AĽtarakec'i (1770-1857), jouèrent également un rôle considérable dans les relations russo-arméniennes. Lors de la dernière guerre russo-perse (1826-1827) qui marqua le rattachement définitif de l'Arménie orientale à l'Empire russe, Nerses AĽtarakec'i lança à ses compatriotes un appel historique dans lequel, après leur avoir rappelé les souffrances endurées au cours des siècles passés et la protection accordée par l'Empire russe, il les invitait à combattre aux côtés de l'armée tsariste « jusqu'à leur dernière goutte de sang⁸ ».

5. Sur cette institution, qui conserve la mémoire historique de l'ancien peuple des Albanais du Caucase (les Albanoj / Albanes des sources classiques qui vivaient sur un territoire correspondant à quelque chose près à l'actuel Azerbaïdjan), voir surtout l'étude de E. Daniēlean, *Ganjasari patmut'ivn* [Histoire de Ganjasar], Erevan, 2005.

6. Voir A. Ioannisjan (éd.), *Armjano-russkie otnoĽenija v pervoj treti XVIII veka. Sbornik dokumentov* [Les relations russo-arméniennes du premier tiers du XVIII^e siècle. Recueil de documents], Erevan, 1964, t. II, partie I, p. 360-362.

7. Voir M. G. Nersisjan (éd.), *Armjano-russkie otnoĽenija v XVIII veke, 1760-1800. Sbornik dokumentov* [Les relations russo-arméniennes au XVIII^e siècle. Recueil de documents], v. IV, Erevan 1990, p. 222-229, 239-240 et 244-251.

8. Voir C. P. Agajan (éd.), *Prisoedinenie Vostočnoj Armenii k Rossii. Sbornik materialov* [Le rattachement de l'Arménie orientale à la Russie. Recueil de matériaux], v. II, Erevan, 1978, p. 202.

L'Empire russe et l'Église arménienne : le *Položenie*.

De ce qui vient d'être dit, on comprend que le gouvernement russe, à partir de la conquête de l'Arménie orientale en 1828, ait choisi l'Église apostolique comme principal interlocuteur pour s'adresser aux Arméniens. Il jugea utile de la placer sous le contrôle direct du siège d'Ejmiatzin auquel fut reconnu une autorité spirituelle complète sur tous les Arméniens de l'Empire (l'ancien catholicos de Ganjasar étant supprimé dès 1828)⁹. En accordant plus de poids au siège d'Ejmiatzin, le gouvernement russe entendait exercer une influence importante sur les Arméniens restés en Perse et, surtout, dans l'Empire ottoman. Il s'agissait en fait d'accroître l'importance et le prestige du Catholicos tout en le contrôlant de près.

Dans ce même but, une commission secrète, chargée de régler la vie interne de l'Église arménienne, fut créée¹⁰. Après un travail de plusieurs années, cette commission mit au point un règlement – connu par la suite sous le nom de *Položenie* ou « Statut » – qui fut approuvé par Nicolas I^{er} et qui entra en vigueur en mars 1836. Comme il fixait les rapports entre le gouvernement russe et l'Église arménienne, il exerça ainsi une influence décisive sur toute la communauté arménienne de l'Empire tsariste¹¹. Le *Položenie*

9. Voir A. Eric'ean, *Amenayn Hayoc' kat'olikosut'ivnā ew Kovkasi Hayk' 19-ord darum* [Le Catholicosat de tous les Arméniens et les Arméniens du Caucase au XIX^e siècle], vol. I, Tiflis, 1894, p. 250-256 et S. Harut'yunyan, *Hay žołovrdi patmut'yan hamaŋot žamanakagrut'yun 1801-1917* [Brève chronologie du peuple arménien], Erevan, 1955, p. 31. Sur la phase finale de l'existence millénaire de ce *catholicosat*, voir aussi Raffi [Yakop Melik'-Yakobean], *I Melik' del Ēarabat (1600-1827). Materiali per la storia moderna degli Armeni*, préf. et trad. annotée de A. Ferrari, Milan, 2008, p. 164-172.

10. Voir *Hay žołovrdi patmut'yun* [Histoire du peuple arménien], vol. V, Erevan, 1974, p. 212.

11. Le texte russe du *Položenie* a récemment été républié dans N. A. Tavakaljan (éd.), *Dokumenty i materialy po istorii armjanskogo naroda. Social'no-političeskoe i ekonomičeskoe položenie Vostočnoj Armenii posle prisoeinenija k Rossii (1830-1870)* [Documents et matériaux sur l'histoire du peuple arménien. Le statut politico-social et économique de l'Arménie orientale après son rattachement à la Russie], Erevan 1993, p. 93-110. On en trouvera une traduction en anglais dans *Russia and the Armenians of Transcaucasia, 1797-1889: a Documentary Record*, trad. annotée avec des commentaires de G. A. Bournoutian, Costa Mesa (Ca.), 1998, p. 350-368. Au sujet de ce statut et des rapports en général entre l'Église arménienne et le gouvernement tsariste à cette époque, voir les études suivantes : G. A. Bournoutian, « The Armenian Church and the

assurait à l'Église arménienne la protection de l'État russe et la liberté de développer ses fonctions spirituelles, mais il exigeait qu'à l'instar des autres confessions reconnues par Saint-Petersbourg, elle honorât l'institution impériale et renonçât au prosélytisme auprès des orthodoxes – toutefois il ne lui était pas interdit de convertir des musulmans et des païens. En outre, l'Église arménienne disposait de la pleine jouissance de toutes ses propriétés qui se voyaient exemptées de taxes ; quant au clergé, il n'était plus soumis aux punitions corporelles.

Dans le *Položenie*, à la base de l'organisation de l'Église arménienne se trouvaient les paroisses (*cux*) avec un prêtre et un doyen (*erec'p'ox*) élus par le peuple. Les évêques, qui, eux, étaient choisis par le tsar sur une liste de candidats fournie par le Catholikos, devaient être aidés dans leurs fonctions pastorales par un consistoire diocésain. Dans l'Empire russe, ces diocèses étaient au nombre de six. Il s'agissait des diocèses d'Erevan (Ejmiatzin), de Géorgie (Tiflis), de Larabal (Šuši), de Širvan (Šemaxi), de Nor Naxijevan-Bessarabie et d'Astrakhan. Le Catholikos d'Ejmiatzin, qui, comme nous l'avons dit plus haut, était reconnu comme le guide spirituel de tous les Arméniens, était élu par deux représentants de chacun des six diocèses (un religieux – en général l'évêque – et un laïque – en général un *melik'* ou le chef d'une corporation). C'était au tsar que revenait de choisir entre les deux candidats désignés par le concile. De cette façon, les autorités russes disposaient d'un contrôle étendu sur l'élection du Catholikos : celui-ci ne pouvait être qu'une personne appréciée par Saint-Petersbourg. De fait, à la précédente ingérence des shahs de Perse et des sultans ottomans se substituait celle du tsar. D'ailleurs, un synode – à la façon de celui instauré pour l'Église russe – fut créé et placé sous le contrôle étroit d'un procureur résidant à Ejmiatzin, et cela en dépit

Political Formation of Eastern Armenia », *Armenian Review*, 3, 1983, p. 7-17 ; V. G. T'unjan, « *Cerkovnaja politika samoderžavija v Zakavkaz'e (1-aja polovina XIX veka)* » [La politique ecclésiastique de l'autocratie en Transcaucasie – 1^{re} moitié du XIX^e siècle], *Banber Hayastani arxivneri*, 3, 1990, p. 224-235 ; K. Alek'sanyan, « *Položeniei" stežcman patmut'yunic'* » [De l'histoire de la création du *Položenie*], *Lraber*, 4, 1991, p. 3-11 ; E. A. Kostandjan, « *Carskoe pravitel'stvo i vybory katolikosov vsej armjan* » [Le Gouvernement tsariste et l'élection des Catholikos de tous les Arméniens], *Lraber*, 3, 1991, p. 148-162 ; G. A. Bournoutian, « The Armenian Church and the Czarist Russia » in B. Der Mugrdechian (éd.), *Between Paris and Fresno. Armenian Studies in Honor of Dickran Kouymjian*, Costa Mesa (Ca.), 2008, p. 429-444. Voir également *Hay žołovrdi patmut'yun*, vol. V, *op. cit.*, p. 212-214.

même du fait que le Catholikos en était officiellement le président. Ce synode se composait de quatre archevêques et de quatre docteurs en théologie (*vardapet*) et il disposait d'une autonomie considérable pour traiter des questions d'ordre strictement ecclésiale. Ainsi, par exemple, pouvait-il admettre au monachisme les candidats proposés par les évêques. Cependant, pour les questions administratives et économiques, il dépendait du ministre des Affaires intérieures de l'Empire.

Les décrets du synode étaient émis « sur ordre de l'empereur » et devaient être soumis à l'approbation du procureur. L'autonomie de l'Église arménienne se trouvait également limitée du fait qu'elle devait obligatoirement passer par le ministère des Affaires étrangères pour entrer en contact avec les Arméniens qui n'étaient pas sujets de l'Empire russe. En définitive, l'Église arménienne dépendait des autorités russes pour tout ce qui concernait les questions politiques. Qui plus est, ce contrôle gouvernemental ne lui assurait aucune sécurité matérielle dans la mesure où l'Église continuait à dépendre financièrement des dons en provenance de la communauté arménienne elle-même.

Le gouvernement russe, il est vrai, lui concédait de nombreux privilèges. En premier lieu, les propriétés de l'Église n'avaient pas été remises en questions. Or, elles étaient assez considérables. Il suffit de penser que le seul siège de Ejmiatzin possédait de vastes terrains en Arménie comme en Géorgie pour une population d'environ 1 200 personnes¹² et que, tout comme durant la période perse, les paysans affectés aux terres du Catholikos ne payaient leurs impôts qu'à lui et non au gouvernement russe. Le clergé arménien était en outre exempté de toute charge civile et l'Église arménienne, dont les publications étaient exemptes de taxes, exerçait un pouvoir de censure sur la presse laïque¹³. Le *Položenie* prévoyait enfin la création d'une école dans chaque paroisse et d'un séminaire dans chaque diocèse mais cela aux frais de l'Église arménienne. En fait, le gouvernement russe était intéressé à promouvoir l'instruction parmi ses sujets arméniens, mais une instruction placée sous la direction « spirituelle » d'une Église faisant preuve de loyalisme et, donc, bien contrôlée.

12. Voir E. Sarkisyanz, *A Modern History of Transcaucasian Armenia*, Nagpur, 1975, p. 57.

13. À ce sujet, voir l'importante étude de S. G. Arešjan, *Armjanskaja pečat' i carskaja cenzura* [La presse arménienne et la censure tsariste], Erevan, 1957.

En définitive, le *Položenie* fut un acte d'une importance historique remarquable non seulement pour l'Église arménienne, mais aussi pour l'ensemble de la communauté arménienne de Russie qui voyait sa vie réglementée en grande partie par ce statut. D'une façon qui différait peu de ce qui se produisait dans l'Empire ottoman avec le système des *millet*, Saint-Petersbourg considérait pour l'essentiel les Arméniens comme une communauté religieuse dont l'existence était sauvegardée et réglementée parce que sous la dépendance de l'Église, devenue ainsi référence officielle de l'État. De cette façon, la suprématie du clergé au sein de la communauté arménienne en ressortait renforcée et, comme l'école arménienne se trouvait dépendre essentiellement de l'Église, le gouvernement impérial pouvait exercer son contrôle sur l'ensemble de la communauté¹⁴. Du reste, si l'Église était l'unique institution à laquelle l'État tsariste confiait l'éducation des Arméniens, c'était aussi bien à cause du prestige et de l'autorité qu'elle avait acquise au fil du temps que par son loyalisme et son conservatisme, autrement dit pour son utilité pour les intérêts impériaux russes. Cela était même vrai en théorie pour sa politique extérieure, car comme les Arméniens de Perse, de Turquie et des diverses colonies considéraient Ejmiatzin comme leur centre spirituel, le gouvernement tsariste tentait d'utiliser les écoles arméniennes de l'Empire pour diffuser parmi eux son influence – il est vrai, sans succès particulier¹⁵.

Malgré les récriminations des Arméniens, surtout ceux qui n'étaient pas sujets de l'Empire russe et qui considéraient le *Položenie* comme nuisible aux traditions nationales et aux droits de la communauté arménienne¹⁶, ce statut fut, jusqu'à la révolution de

14. Au sujet des institutions scolaires et éducatives des Arméniens dans l'Empire russe, on se reportera surtout aux études suivantes : M. Sant'rosyan, *Sant'rosyan, Arevelahay dproc'ə 19-rd dari arajin kesin* [L'école arménienne orientale au milieu du XIX^e siècle], Erevan, 1964; V. Erkanyan, « Haykakan dproc'ə (1800-1870) » [L'école arménienne (1800-1870)], *Lraber*, 10, 1970, p. 31-45 ; *Hay žolovrdi patmut'yun* [Histoire du peuple arménien], vol. V, *op. cit.*, p. 566-578 ; « Arevelahayut'yan krt'akan gorc'i vičakə 1830-1870. P'astalt'eri ev nyut'eri žolovacu » [L'éducation en Arménie orientale 1830-1870. Recueil de documents et de matériaux], *Banber Hayastani arxivneri*, 1, 1987 et S. Xudoyan, *Arevelahay dproc'nerə 1830-1920 t'vakannerin* [Les écoles arméniennes orientales 1830-1920], Erevan, 1987.

15. Voir E. Sarkisyanz, *A Modern History of Transcaucasian Armenia*, *op. cit.*, p. 113.

16. En particulier, en 1840 les Arméniens installés en Inde protestèrent officiellement auprès de Nicolas I^{er} en lui demandant de modifier certains

1917, la pierre angulaire des relations entre l'État tsariste et la communauté arménienne. Durant près d'un demi-siècle, il répartit les compétences de l'État et l'Église de façon satisfaisante sans créer d'antagonisme entre eux¹⁷.

Il n'est pas sans intérêt de noter la différence avec ce qui advint à l'autre peuple chrétien du Caucase, les Géorgiens. À la différence des Arméniens, ceux-ci étaient orthodoxes, cependant ils ne connurent aucun traitement de faveur, bien au contraire. En 1810, le patriarche Anton II, qui appartenait à la famille royale des Bagrationi, fut emmené de force en Russie et remplacé par un ecclésiastique d'origine géorgienne, Varlaam Eristavi, nommé « exarque de l'Église de Géorgie ». L'Église géorgienne – dont les origines remontent au IV^e siècle – fut ainsi privée de l'autocéphalie et incluse dans l'Église russe, ce qui suscita un ressentiment profond et durable. Après 1817, les exarques furent tous russes et la langue géorgienne fut même interdite dans la liturgie et remplacée par le slavon¹⁸. Cette différence de traitement peut s'expliquer par les nombreuses révoltes anti-russes qui éclatèrent dans plusieurs régions de la Géorgie au cours de la première moitié du XIX^e siècle, ou par le fait que, comme certains l'ont noté, à l'intérieur de l'Empire russe, « la langue et la culture des peuples orthodoxes comme les Géorgiens et les Roumains de Bessarabie n'avaient été reconnues autonomes qu'avec réticence et soumises très vite de fait à un intense processus d'assimilation¹⁹ ». En ce sens, on peut dire que l'Église arménienne a bénéficié d'un meilleur traitement et, pour cette période du moins, d'une position privilégiée due préci-

articles contraires à l'esprit et à la tradition de leur nation. Sur ce point, voir *Hay žołovrdi patmut'yun* [Histoire du peuple arménien], vol. V, *op. cit.*, p. 215.

17. Voir R. G. Suny, « Eastern Armenians under Tsarist Rule » in R. G. Hovannisian (éd.), *The Armenian People from Ancient to Modern Times*, t. II, New York, 1997, p. 115 et G. A. Bournoutian, *The Armenian Church and the Czarist Russia*, *op. cit.*, p. 442-443.

18. Sur la politique russe à l'égard de l'Église géorgienne, voir N. K. Gvosdev, « The Russian Empire and the Georgian Orthodox Church in the First Decade of Imperial Rule », *Central Asian Survey*, vol. 14, 3, 1995, p. 407-423 et G. Shurgaia, « La Chiesa ortodossa di Georgia ieri e oggi » in A. Ferrari (éd.), *Popoli e Chiese dell'Oriente cristiano*, Rome, 2008, p. 282-284.

19. A. Kappeler, *La Russia. Storia di un impero multiethnico*, éd. de A. Ferrari, trad. de l'all. de S. Torelli, Rome, 2006, p. 244. (Voir en français A. Kappeler, *La Russie. Empire multiethnique*, trad. de G. Imart Paris, Institut d'Études slaves, 1994, p. 230).

sément à sa complète autonomie historique, théologique comme juridique vis-à-vis de l'Église orthodoxe russe²⁰.

Les années de collaboration

On peut qualifier de positives les relations entre l'Église arménienne et Saint-Petersbourg durant une bonne partie du XIX^e siècle, de même que l'ensemble des rapports russo-arméniens. On signalera d'ailleurs l'augmentation démographique dans les régions nord-est de l'Arménie historique en raison de l'immigration en provenance de la Perse et de la Turquie, de même l'extrême dynamisme des classes moyennes arméniennes (qui, même dans des circonstances parfois difficiles, resteront à la pointe de l'économie transcaucasienne) et l'intégration tout à fait réussie des élites arméniennes dans l'administration et l'armée impériales²¹. Du reste, bien que jusqu'en 1887, les Arméniens de l'Empire russe ne furent pas soumis au recrutement militaire, au cours de la guerre de Crimée et de la guerre russo-turque de 1877-1878, ils jouèrent un rôle tout à fait remarquable si on en juge par la formation de détachements de volontaires pour combattre les Turcs²². En outre, durant les décennies qui suivirent la conquête russe de l'Arménie orientale, les Arméniens de l'Empire bénéficièrent d'un remarquable développement de leur réseau scolaire commencé après l'octroi du *Položenie*. À l'Institut Lazarev de Moscou²³ et Nersisèan de Tiflis,

20. De ce point de vue, il est dommage que l'Église arménienne n'ait pas été considérée dans le recueil néanmoins intéressant et varié édité par R. P. Geraci & M. Khodarkovsky, *Of Religion and Empire. Missions, Conversion, and Tolerance in Tsarist Russia*, Ithaca-Londres, 2001.

21. Voir A. Ferrari, *Alla frontiera dell'Impero...*, *op. cit.*, plus particulièrement p. 88-89 et 117-119.

22. Durant la guerre de Crimée, le général B. O. Bebutov et le jeune officier M. Loris-Melikov, destiné à connaître une carrière brillante, se distinguèrent particulièrement. Voir R. G. Suny, « Eastern Armenians under Tsarist Rule » in R. G. Hovannisian (éd.), *The Armenian People from Ancient to Modern Times*, t. II, New York, 1997, p. 126.

23. Créé en 1815 grâce à la contribution généreuse de la famille arménienne éponyme venue de Perse au milieu du XVIII^e siècle, cet institut a joué un rôle tout à fait exceptionnel dans la formation intellectuelle d'une partie considérable de l'*intelligentsia* arménienne et dans le développement de l'orientalisme russe. Sur l'Institut Lazarev voir plus particulièrement les études de Y. T'adevosean, *Patmut'ivn Lazarean tobmi ew Lazarean Ćemaranĭ arewelean lezuac'* [Histoire de la famille et de l'Institut Lazarean de langues orientales], Vienne, 1953 ; S. Ignatyan, *Lazaryan Ćemaranə* [L'Institut Laza-

tous deux situés hors des terres arméniennes historiques, il faut ajouter l'Académie (Ĉemaran) d'Ejmiatzin, connue sous le nom de Geworgean (d'après le nom de son fondateur, le Catholikos Geworg IV) et fondée au cœur même du territoire historico-culturel arménien. Quoiqu'il s'agît d'une institution religieuse, cette Académie dispensait une éducation générale et tenait lieu quasiment d'université pour les Arméniens de l'Empire russe, surtout ceux de Transcaucasie. Ce n'est pas un hasard si de 1874, année de sa création, à 1899, seuls 47 de ses 284 diplômés devinrent des prêtres. Les autres embrassèrent des carrières variées, beaucoup devinrent des représentants importants de l'*intelligentsia* laïque, souvent même appartenant à la tendance révolutionnaire. Parmi eux, on retiendra le nom du futur leader soviétique Anastas Mikoyan²⁴.

En définitive, jusqu'aux années 1870, les aspirations arméniennes et les intérêts russes s'équilibrèrent de façon satisfaisante. Avec toutes ses limites et ses contradictions, l'intégration des Arméniens orientaux dans l'Empire russe, c'est-à-dire dans un État chrétien et « occidental », leur permit non seulement de se soustraire à une situation séculaire d'infériorité objective et d'insécurité physique, mais aussi et surtout de se départir du contexte « oriental » et islamique dans lequel ils étaient inclus depuis si longtemps pour se rattacher à une civilisation occidentale définie désormais plus en terme de modernité que de christianisme.

L'histoire des Arméniens au sein de l'Empire russe est donc en premier lieu l'histoire d'une profonde transformation culturelle et sociale, semblable à celle que connaissaient dans le même temps les Arméniens occidentaux au cours des mêmes années essentiellement par le biais de l'influence de la culture d'Europe occidentale, surtout française et italienne²⁵.

ryan], Erevan, 1969 ; R. N. Frye, « Oriental Studies in Russia » in W. S. Vucinich (éd.), *Russia and Asia. Essays on the Influence of Russia on the Asian Peoples*, Stanford (Ca.), 1972, particulièrement p. 40-42 et A. P. Bazijanc, *Lazarevskij Institut Vostočnyx Jazykov v istorii otečestvennogo vostokovedenija* [L'Institut Lazarev des langues orientales dans l'histoire de l'orientalisme russe], M., 1973.

24. Voir V. Gregorian, « The Impact of Russia on the Armenians and Armenia » in W. S. Vucinich (éd.), *Russia and Asia...*, op. cit., p. 199.

25. . Voir A. Ferrari, « "L'Araxes si fonderà con la Volga..." ». Considerazioni sui rapporti culturali armeno-russi in epoca imperiale » in A. Ferrari, *L'Ararat e la gru. Studi sulla storia e la cultura degli armeni*, Milan, 2008, p. 151-176.

Le fait d'avoir été formé à l'intérieur du système culturel russe marqua profondément la culture moderne arménienne orientale, non seulement sur un plan artistique et littéraire, mais aussi sur un plan idéologique. Ainsi à l'instar de l'intelligentsia russe, l'intelligentsia d'Arménie orientale a en fait connu elle aussi une période démocratique modérée, puis elle s'est de plus en plus radicalisée et imprégnée des idées populistes et socialistes, ce qui ne manqua pas d'engendrer d'ailleurs un conflit avec l'Église. Cependant tout en maintenant une attitude fidèle de surface au cours de ses conflits avec l'Église, l'unique institution commune à toute la nation, l'*intelligentsia* arménienne orientale s'en écarta de façon notable, à la différence des classes populaires qui lui restèrent, elles, largement attachées. La fracture socio-idéologique tant de fois observée à l'intérieur de la société russe du XIX^e siècle s'est donc bel et bien produite aussi en Arménie orientale et a pu être notée chez plusieurs protagonistes majeurs de la culture arménienne dans l'Empire russe. Il suffit de penser à Abovean, Nalbandean et Raffi dont nous rappellerons ici les parcours.

Xaç'atur Abovean (1804-1848) est considéré comme le fondateur de la littérature arménienne moderne pour avoir en 1840 écrit en langue vulgaire le roman *Les Blessures de l'Arménie* (*Verk' Hayastan*) qui se déroule pendant la dernière guerre russo-persane²⁶. Abovean étudia à l'Université de Dorpat (université allemande située au sein de l'Empire russe) de 1830 à 1836²⁷, il épousa une Allemande et s'imprégna de l'esprit romantique, russe et allemand surtout. Une fois de retour au Caucase, il se consacra en fait à sa carrière – ou plus exactement à sa « mission » – d'enseignant. Cependant, il fut rapidement en butte à l'hostilité ambiante. Sa tentative d'ouvrir une école avec des programmes modernes mettant en valeur la langue vulgaire fut notamment décriée par le clergé traditionaliste et Abovean connut alors des années de solitude et de découragement jusqu'à sa disparition, au sens littéral, en 1848. Qu'il ait été assassiné par un musulman ou secrètement déporté sur ordre du gouvernement russe, ou encore – comme cela semble le plus probable –

26. C'est-à-dire entre 1826 et 1828. Au sujet d'Abovean, voir surtout les monographies de H. Adjemian, *Khatchadour Abovian et la renaissance littéraire en Arménie orientale*, Beyrouth, 1986 et de P. Hakobyan, *Xaç'atur Abovyan kensagrut'yan arelevacnerə* [Les énigmes de la biographie de Xaç'atur Abovean], Ejmiatzin, 1997.

27. Voir W. Balekjian, « The University of Dorpat and Armenian National Awakening in the Nineteenth Century », *The Armenian Review*, 4, 1988, p. 41-50.

qu'il ait lui-même mis fin à son existence tourmentée, sa mort mystérieuse scelle l'existence emblématique du premier intellectuel arménien de la modernité qu'il a été, tout imprégné de culture occidentale et russe la plus avancée, mais malheureux dans sa tentative généreuse et prématurée de transmettre cette culture à une société arménienne caucasienne qui n'était pas encore préparée à une transformation de cette ampleur.

Si Abovean peut être considéré comme le symbole de la première phase – la phase romantique – de la modernisation de la culture arménienne orientale, Mikayēl Nalbandean (1829-1865)²⁸ est, en revanche, l'exemple du moment suivant quand l'*intelligentsia* arménienne se pénétra de la pensée révolutionnaire russe. Nalbandean fut sûrement le premier Arménien à accepter les thèses populistes qui alors se répandaient irrésistiblement au sein de la culture russe. Même si ses liens avec Tchernychevsky, Dobrolioubov et Pisarev furent probablement moins directs que ne l'a prétendu l'historiographie soviéto-arménienne, il n'y a aucun doute que les idées radicales de *Sovremennik* [Le Contemporain], la revue de Nekrasov, et de la presse de l'émigration russe à Londres, dirigée par Ogarev et Herzen, l'ont profondément influencé. Ces influences révolutionnaires sont visibles par exemple dans son *Discours sur la littérature arménienne* (*Yatags haykakan dprutean car en grabar* – arménien ancien – composé vers 1854 ou 1855), dans lequel il énonce les tâches de la nouvelle littérature arménienne, cela sous l'influence évidente de la critique littéraire, empreinte de réalisme et de didactisme, de Belinsky et de Tchernychevsky. Nalbandean demandait à la nouvelle littérature, qui, selon lui, devait être en langue vulgaire, de contribuer activement à l'œuvre de renaissance nationale arménienne et celle-ci n'était jugée comme possible uniquement dans le cadre de la modernisation européenne. Il fallait procéder à la laïcisation de l'identité arménienne, en premier lieu en

28. Voir M. Nalbandyan, *Erkeri liatakar žolovacu* [Œuvres complètes], I-IV, Erevan, 1940-1949. Pour une traduction en russe de ses œuvres principales, voir A. B. Chačaturjan (éd.), *M. Nalbandjan: Izbrannye filosofskie i obščestvenno-političeskie proizvedenija* [M. Nalbandjan : Œuvres philosophiques et socio-politiques choisies], M., 1954. Sur le rôle joué par Nalbandean sur l'évolution de la culture arménienne orientale, voir la monographie de A. Hovhannisyan, *Nalbandyanə ev nra žamanakə* [Nalbandyan et son temps], Erevan, 1955 et les articles de L. D. Megrian, « Mikayel Nalbandyan: a Study in the Rise of Ethnic Radicalism in the 19th Century in Russia », *The Armenian Review*, 1, 1973, p. 9-22 et S. Shmavonian, « M. Nalbandian and Non-Territorial Armenian Nationalism », *The Armenian Review*, 4, 1988, p. 35-56.

retirant à l'Église son ancien monopole sur la culture et l'instruction. Nalbandean fut même le premier à vouloir établir une distinction claire entre la nationalité arménienne et la communauté religieuse arménienne, autrement dit le premier à lutter pour une sécularisation complète de la conscience nationale²⁹.

Enfin, Raffi (pseudonyme de Yakob Melik'-Yakobean, 1835-1888)³⁰ occupe dans l'histoire littéraire arménienne une position remarquable, probablement supérieure à sa valeur artistique réelle, pour l'efficacité avec laquelle ses œuvres reflètent la réalité arménienne de l'époque et pour leur influence sur celle-ci, surtout pour ce qui touche à la question de la libération nationale. Même si, comme dans le cas de Nalbandean, la critique arméno-soviétique a exagéré son radicalisme et son anticléricalisme, il n'y a aucun doute que Raffi a été largement marqué par ce type d'idées. Parmi ses premières œuvres, on relève des poèmes contre l'obscurantisme des hommes d'Église et l'égoïsme des bourgeois, deux traits d'esprit qui sont présentés comme les aspects obscurs de la vie arménienne et qui sont à dépasser par la diffusion de l'instruction et par la conscience moderne. Des positions de ce genre sont présentes non seulement dans toute son œuvre de publiciste mais aussi dans son œuvre purement littéraire³¹. Ainsi, dans ses romans historiques, Raffi mit-il en scène des hommes libérés des préjugés du passé imputés à la prédication quiétiste de l'Église arménienne

29. Voir R. G. Suny, *The Formation of the Armenian Patriotic Intelligentsia...*, *op. cit.*, p. 29.

30. La bibliographie concernant Raffi est énorme. Outre le volume collectif paru à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, *Raffi. Keank', grakanut'ivnə, yišolut'ivnnerə* [Raffi. Vie, œuvre, souvenirs], Paris, 1937, on lira surtout les chapitres qui lui sont consacrés dans *Hay nor grakanut'yan patmut'yun* [Histoire de la littérature arménienne moderne], v. III, Erevan, 1964, p. 327-420 et M. Čanašean, *Hay grakanut'ean nor srjani bamarot patmut'ivn, 1701-1920* [Brève histoire de la littérature arménienne moderne, 1701-1920], Venise, p. 86-94.

31. Sur cet aspect de l'œuvre de Raffi, on lira au moins, avec les précautions habituelles qui s'imposent pour les publications parues en URSS, les études de G. Xudinyan, « *Raffi azgayin-azatagrakan galap'araxosut'yan usummasirut'yan patmut'yunic'* » [Histoire de l'étude de l'idéologie nationale révolutionnaire de Raffi], *Banber Erevani Hamalsarani*, 3, 1985, p. 33-43 ; L. Makaryan, « *Raffi lusavorakan-demokratakakan bayac'k'erē* » [Les conceptions illuministes et démocratiques de Raffi], *Banber Erevani Hamalsarani*, 2, 1986, p. 123-128 et *Id.*, « *Raffi orpes azgayin-azatagrakan šaršman galap'araxos* » [Raffi, idéologue du mouvement national révolutionnaire], *Banber Erevani Hamalsarani*, 3, 1989, p. 159-164.

et défendit l'idée que la libération nationale passait par la résistance armée, précédée cependant d'une propagande patiente parmi le peuple. L'influence de ces romans, pour lesquels on a, à juste titre, parlé d'« utilisation nationale de l'histoire³² », fut considérable sur la société arménienne ; elle stimula en elle un désir de libération³³.

Bien que les idées de la lignée Abovean-Nalbandean-Raffi ne fussent pas partagées par tous les hommes cultivés d'Arménie orientale, leurs influences ont indubitablement marqué en profondeur l'intelligentsia et lui ont insufflé une tendance anticléricale qui la démarqua de l'Église et des classes populaires restées, elles, fidèles à cette dernière. Une observatrice étrangère comme Magda Nejman décrit ainsi la situation dans les années 1890 :

On note une cassure profonde entre les intellectuels arméniens de Russie et le peuple. Les Arméniens sont croyants et pieux, tandis que les intellectuels ne le sont pas [...]. Dans les profondeurs de son âme, l'homme du peuple est chrétien et ajoute toujours le mot *ķ'ristoneay* (chrétien) à sa nationalité, se définissant comme *hay-ķ'ristoneay* (arméno-chrétienne). Un intellectuel arménien vous rira au nez si vous lui reprochez d'être un arméno-chrétien³⁴.

Vingt ans de crise

Le point culminant des rapports russo-arméniens se situe au moment de la guerre de 1877-1878 contre la Turquie, à laquelle prirent part de nombreux officiers et généraux arméniens, et dans les années suivantes quand un aristocrate d'origine arménienne, Mikhaïl Loris-Melikov, fut Premier ministre et élaborait notamment un plan de réformes libérales (ce plan fut abandonné à cause de l'assassinat d'Alexandre II le 13 mars 1881³⁵). L'éviction de Loris-

32. Voir M. Sarkisyanz, *A Modern History of Transcaucasian Armenia*, op. cit., p. 99.

33. Voir L. Nalbandian, *The Armenian Revolutionary Movement*, Berkeley, 1967, p. 57.

34. Nejman a traduit et recueilli dans un volume intitulé *Armjane. Kratkij očerk ix istorii i sovremennogo položénija* [Les Arméniens. Bref essai sur leur histoire et leur situation actuelle] (Saint-Petersbourg 1898), une série d'articles parus entre 1896 et 1897 dans l'hebdomadaire de langue allemande *Neue Revue* qui était alors publié dans la capitale russe. Je traduis ici à partir de la réimpression de cette œuvre due à la maison d'éditions Literaturnaja Armenija (Erevan, 1990, p. 156).

35. Sur ce personnage, voir en premier lieu l'article de D. D. Danilov, « Loris-Melikov: kar'era "paradoksal'nogo diktatora" » [Loris-Melikov : la

Melikov sur décision du nouveau tsar, Alexandre III, fut le premier signe d'un tournant politique brutal vers l'autoritarisme, la centralisation et la russification qui toucha toutes les populations minoritaires de l'Empire³⁶.

L'attitude de l'État changea, même à l'égard des Arméniens ; ceux-ci commencèrent à être perçus comme potentiellement dangereux. Outre la nouvelle politique à l'égard des minorités de l'Empire, ce changement à l'égard des Arméniens peut s'expliquer par un faisceau de circonstances particulières. En premier lieu, leur succès économique, social et culturel suscitait non seulement un ressentiment croissant chez les autres peuples transcauciens, moins à même de s'intégrer dans les nouvelles dynamiques capitalistes ; il suscitait également la suspicion du gouvernement russe. En outre, le développement parmi les Arméniens d'une intelligentsia majoritairement nationaliste et progressiste fut plus rapide que chez les autres peuples non-russes, ce qui les plaça en fâcheuse posture aux yeux des autorités tsaristes.

Les tensions avec Saint-Petersbourg se firent ressentir d'abord au sujet de la question des écoles arméniennes. En 1884, les écoles élémentaires, contrôlées par l'Église, durent obligatoirement enseigner la langue, l'histoire et la géographie russes. On essaya également de contrôler leur financement et de rendre difficile l'ouverture de nouvelles écoles. En 1885, malgré l'opposition de l'Église, qui jusqu'alors avait fidèlement suivi les directives de l'État, le gouverneur du Caucase, le prince A. M. Dondukov-Korsakov, ordonna la fermeture de toutes les écoles paroissiales arméniennes et leur remplacement par des écoles russes. C'est ainsi que furent fermées 500 écoles qui employaient 900 enseignants et qui formaient 20 000 élèves. Cette action inconsidérée, en violation totale avec le *Položenie*, ne fit qu'accroître le sentiment nationaliste qu'elle était censée combattre et lui conféra même une orientation anti-russe et anti-gouvernementale jusqu'alors inexistante au sein de la communauté arménienne de l'Empire. Même si l'année suivante les écoles paroissiales purent être réouvertes grâce à un nouvel accord prévoyant un contrôle plus grand sur celles-ci, la décision gouvernementale prise en 1885 remit en question pour la première fois la russophilie des Arméniens, même celle des

carrière d'"un dictateur paradoxal"], *Voprosy istorii*, 11-12, 1998, p. 145-150 et la récente monographie de V. Petrosyan, *Koms Loris-Melik'ov* [Le comte Loris-Melikov], Erevan, 2005.

36. Voir H. Rogger, *La Russia pre-rivoluzionaria, 1881-1917*, trad. de l'angl., Bologne, 1992, p. 298.

membres du clergé. La même Église apostolique, pivot de l'identité arménienne, fut du reste légèrement mais réellement persécutée durant deux décennies. En 1893, deux évêques arméniens furent arrêtés et accusés de prendre part à des activités nationalistes. Ils furent rapidement libérés mais l'Église arménienne continua à éveiller les soupçons des autorités russes. Même la construction d'églises fut découragée, surtout à Bakou³⁷. La promesse faite alors aux paysans arméniens de leur accorder des terres s'ils se convertissaient à l'orthodoxie constitua également une offensive maladroite contre l'Église arménienne³⁸.

Dans la presse nationaliste russe, les Arméniens commencèrent à être désignés à la façon des Juifs, c'est-à-dire comme des profiteurs et des révolutionnaires³⁹ et ils perdirent totalement le soutien reçu durant les décennies précédentes ; cela fut vrai également pour leurs compatriotes de l'Empire ottoman.

Cependant, toutes ces mesures restèrent dans l'ensemble plutôt superficielles et elles ne furent pas réellement préjudiciables à la collaboration russo-arménienne. Le pire moment des rapports russo-arméniens devait en fait survenir au début du XX^e siècle en même temps que l'instauration en Transcaucasie d'une situation sociale et politique presque révolutionnaire⁴⁰.

La participation des Arméniens à l'agitation ouvrière et aux mouvements antigouvernementaux était limitée du fait que les partis arméniens les plus importants focalisaient leur attention sur la libération de leurs compatriotes résidant dans l'Empire ottoman ; seuls quelques groupes de tendance marxiste prêtaient attention aux questions sociales. De plus, la tradition de loyalisme envers le

37. Voir E. Sarkisianz, *A Modern History of Transcaucasian Armenia*, op. cit., p. 93.

38. *Ibid.*, p. 97.

39. Au sujet de ce stéréotype, on se reportera aux articles de R. G. Suny, « Images of Armenians in Russian Empire » in R. G. Hovannisian (éd.), *The Armenian Image in History and Literature*, Malibu, 1981, p. 105-137 et A. Ferrari, « L'eroe, il mercante, il sovversivo : figure dell'Armeno nella cultura russa pre-rivoluzionaria » in A. Ferrari, *L'Ararat e la gru...*, op. cit., p. 177-185.

40. Voir A. Ter Minassian, « The Revolution of 1905 in Transcaucasia », *The Armenian Review*, 2, 1989, p. 7 et A. Ferrari, « La Rivoluzione del 1905 in Transcaucasia : il fattore etnico » in Giulia Lami (éd.), *1905: l'altra rivoluzione russa. Atti del Convegno "La rivoluzione russa del 1905 e i suoi echi in Italia e nel mondo"*, Fondazione Lazzareschi, Porcari (Lucca), 24-26 novembre 2005, Milan, Cuem, 2007, p. 61-70.

gouvernement russe, qui bien qu'affaibli par presque vingt ans de tension croissante, était encore forte parmi la population.

La communauté arménienne de l'Empire russe eut néanmoins à affronter de façon directe les autorités tsaristes en raison des mesures prises par le prince G. S. Golitsyne nommé gouverneur du Caucase en 1897. Après une série de mesures comme l'implantation accru de colons russes dans les territoires frontaliers et la réduction toujours plus forte de l'autonomie des écoles non russes de toute la région du Caucase, Golitsyne, l'un des exécutants les plus zélés de la politique de répression et de russification, décida de porter un coup décisif au peuple, à ses yeux, le moins sûr de la Transcaucasie, c'est-à-dire au peuple arménien qu'il jugeait coupable à travers sa principale institution, l'Église apostolique. En 1903, il incita le tsar à signer un décret sur la base duquel tous les biens de l'Église arménienne qui n'étaient pas indispensables à l'usage liturgique devaient être transférés au ministère de l'Intérieur, à celui des Propriétés de l'État et à celui de l'Agriculture. En échange, le ministère de l'Intérieur devait subventionner les églises et les écoles arméniennes, et même le clergé⁴¹. Le décret, en date du 12 juin 1903, visait à affaiblir l'Église arménienne et le système scolaire qui dépendait d'elle afin de favoriser la russification des jeunes Arméniens. Le Catholicos, le combatif quoique âgé Xrimean Hayrik, comprenant bien l'importance de l'enjeu, décida de résister et invita le clergé à désobéir⁴².

Cette loi suscita au sein de la communauté arménienne un fort ressentiment à l'égard du gouvernement et encouragea l'extrémisme révolutionnaire et nationaliste. Même si ce ne fut que temporaire, l'Église et les partis radicaux qui avaient tant reproché à cette dernière sa passivité politique, qui l'avaient accusée d'être une institution régressive et apathique, incapable de par sa nature de prendre part à la lutte pour une société plus juste et moderne, se

41. Sur les circonstances dans lesquelles mûrit ce projet de loi et sur les réactions qu'il suscita, on se reportera à L. Villari, *Fire and Sword in the Caucasus*, Londres, 1906, p. 156-157 ; D. Ananun, *Rusaberi basarakakan žargac'umə* [Le développement social des Arméniens de la Russie], v. III, Venise – San Lazzaro, p. 24-27 ; G. Lazean, *Hayastanə ew bay datə* [L'Arménie et la destinée arménienne], Le Caire, 1957, p. 90-96 ; R. Hovannisian, *Armenia on the Road to Independence, 1918*, Berkeley, 1969, p. 18 ; Ch. J. Walker, *Armenia: the Survival of a Nation*, *op. cit.*, p. 70 et *Hay žołovrdi patmut'yun*, v. VI, *op. cit.*, p. 350-356.

42. Voir Ch. J. Walker, *Armenia: the Survival of a Nation*, *op. cit.*, p. 70.

rapprochèrent⁴³. Ainsi la confiscation des biens ecclésiastiques fut-elle perçue comme une attaque contre l'ensemble de la nation arménienne. De fait, les membres des partis politiques arméniens soutinrent de façon inconditionnelle le Catholicos et le clergé ; ils constituèrent un comité d'autodéfense et organisèrent des manifestations auxquelles participa presque toute la communauté arménienne de l'Empire russe. Plusieurs de ces manifestations furent durement réprimées, en particulier à Aleksandropol, Erevan, Elizavetpol – là, les heurts entre manifestants et policiers firent 10 morts et 70 blessés – à Tiflis, Kars, Bakou et Šuši (Šuša)⁴⁴. La répression tsariste fit que la protestation arménienne, qui au départ possédait un caractère essentiellement religieux et traditionnel, s'accompagna rapidement de fortes revendications politiques et révolutionnaires. Même les femmes brisèrent la tradition qui les tenait à l'écart des activités publiques et participèrent aux manifestations où retentissaient des slogans anti-monarchiques et anti-russes⁴⁵. La résistance arménienne se traduisit même par des attaques terroristes contre les fonctionnaires et les officiers russes ; plusieurs d'entre eux furent assassinés⁴⁶. Golitsyne, grièvement blessé en octobre 1903, quitta ses fonctions quelques mois plus tard. Malgré la violence imprévue de la réaction du peuple arménien, le gouvernement tsariste décida de maintenir en vigueur la loi contestée, ce qui ne fit qu'aggraver par la suite les perturbations alors que le pays était déjà plongé dans le chaos en raison des conflits sociaux toujours plus intenses et de la guerre avec le Japon qui avait éclaté en janvier 1904.

Une nouvelle collaboration

Le successeur de Golitsyne, le prince I. I. Vorontsov-Dachkov, qui avait rejoint le Caucase en mai 1905, joua un rôle important dans l'apaisement de cette grave crise sociale, politique et inter-ethnique. À la différence de ses prédécesseurs immédiats, le nouveau vice-roi adopta une stratégie prudente et conciliante : il s'appuya en particulier sur les éléments libéraux ou du moins ceux favorables au gouvernement et s'apposa aux éléments révolution-

43. Voir M. Sarkisyanz, *A Modern History of Transcaucasian Armenia*, *op. cit.*, p. 146.

44. Voir R. G. Suny, *Looking toward Ararat...*, *op. cit.*, p. 92.

45. Voir M. Sarkisyanz, *A Modern History of Transcaucasian Armenia*, *op. cit.*, p. 146-147.

46. Voir H. Dasnabedian, *Histoire de la Fédération Révolutionnaire Arménienne Dachnaksoutioun (1890-1924)*, Milan, 1988, p. 70.

naires. En particulier, il s'employa avec intelligence à restaurer la loyauté de l'Église et de l'ensemble de la communauté arménienne à l'Empire. Ainsi, en août 1905, l'Église se vit-elle restituer ses propriétés. Cette décision fut suivie, dans les villages surtout, de nombreuses messes et actions de grâce qui furent autant de manifestations visibles d'un fort sentiment religieux et national. De même la réouverture des écoles arméniennes sous le contrôle de l'Église – elles étaient d'habitude de tendance plus conservatrice que les écoles de l'État russe dans lesquelles les élèves arméniens auraient sinon été formés – fut opportune et, de fait, bien accueillie⁴⁷.

Cette réconciliation qui marqua le retour à la précédente politique de collaboration avec l'Église et avec la communauté arménienne (à l'exception des révolutionnaires) s'explique aussi par le fait qu'après la désastreuse parenthèse extrême-orientale, la Russie prêta une attention soutenue au Proche Orient. Un traité fut notamment signé en 1907 avec la Grande Bretagne et il prévoyait la partition de la Perse en deux sphères d'influence. Dans le même temps, tout comme il l'avait fait tout au long ou presque du XIX^e siècle, Saint-Petersbourg recommença à encourager les oppositions, qui étaient de plus en plus vives, à la pénétration allemande dans l'Empire ottoman.

La période qui précéda immédiatement la Première Guerre mondiale correspond donc à un nouveau rapprochement entre les Arméniens et le gouvernement russe en raison d'intérêts qui s'expliquent à nouveau par la coïncidence au moins partielle de leurs intérêts respectifs. Une nouvelle fois, l'Église apostolique fut l'interlocuteur arménien privilégié du gouvernement tsariste.

En octobre 1912, le Catholicos Geworg V demanda l'intervention des Russes en faveur des Arméniens de l'Empire ottoman dans une supplique que le vice-roi Vorontsov-Dachkov fit rapidement parvenir au tsar en l'accompagnant d'une longue lettre dans laquelle il rappelait la politique gouvernementale envers les Arméniens, critiquait les mesures vexatoires des dernières années et invitait Nicolas II à rouvrir la question arménienne dans l'Empire ottoman ; il l'assurait qu'ainsi il rehausserait le prestige impérial en Transcaucasie et reconquerrait pleinement la fidélité des Arméniens⁴⁸. En février 1914, la diplomatie russe réussit à imposer à

47. Voir A. Ferrari, *Alla frontiera dell'Impero...*, op. cit., p. 302-303.

48. Voir « Pis'ma I. I. Voroncov-Daškov Nikolaju Romanovu, 1905-1915 » [Lettres de I. I. Voroncov-Daškov à Nicolas Romanov, 1905-1915], *Krasnyj Arxiv*, XXVI, 1928, p. 118-120.

l'Empire ottoman un accord en vertu duquel l'Anatolie orientale, habitée en majeure partie par des Arméniens, serait divisée en deux grandes provinces contrôlée chacune par un inspecteur européen⁴⁹.

Compte tenu de cela, il n'est pas surprenant qu'au moment où la Première Guerre mondiale éclata, les Arméniens de l'Empire russe soutinssent avec enthousiasme l'effort de guerre russe. Le Catholikos Geworg rencontra même Nicolas II et déclara que le salut des Arméniens dépendait de la Russie. Le tsar, de son côté, assura qu'« un futur resplendissant attendait les Arméniens⁵⁰ ». Lors de l'entrée en guerre, le Catholikos bénit les détachements de volontaires arméniens qui s'engagèrent aux côtés de l'armée.

Sous le Gouvernement provisoire, l'Église arménienne conserva la faveur russe. Entre-temps s'était produit le génocide arménien dans l'Empire ottoman.

Une interaction manquée

Dans l'ensemble, à l'exception de la période 1885-1905, l'Église arménienne a entretenu de bons rapports avec Saint-Petersbourg. Cela est dû soit à la fidélité des Arméniens à l'Empire, soit au fait que cette Église appartenait à une tradition ecclésiastique distincte de la tradition orthodoxe. Ce dernier trait fut particulièrement important. D'un côté, il évita les poussées assimilatrices du type de celles qu'eurent à subir les uniates catholiques et les orthodoxes roumains et géorgiens. D'un autre côté, cependant, cette extériorité a véritablement empêché les interactions de caractère religieux. Plus ancienne que l'Église russe, hors de sa juridiction, et entretenant des liens étroits avec la plus grande partie du peuple arménien qui vivait à l'extérieur des frontières tsaristes, l'Église arménienne s'est développée durant cette période de manière tout à fait indépendante. Alors que les interactions entre les cultures laïques russe et arménienne furent intenses, il n'en fut pas de même dans le domaine religieux. Là, l'influence russe s'est limitée à une certaine diffusion des icônes – absentes auparavant dans les églises arméniennes – mais en aucune façon elle n'a concerné la liturgie ou la théologie. On peut en dire autant de la pensée religieuse en général. L'Église arménienne n'a entretenu aucun rapport profond et productif ni avec l'Église orthodoxe ni avec la spiritualité russe de

49. Voir M. Sarkisyanz, *A Modern History of Transcaucasian Armenia*, *op. cit.*, p. 191.

50. Voir R. G. Suny, « Eastern Armenians under Tsarist Rule » in R. G. Hovannisian (éd.), *The Armenian People...*, v. II, *op. cit.*, p. 36.

l'époque impériale ; elle a continué à exister à l'écart. Il s'agit de deux mondes parallèles, presque imperméables l'un à l'autre.

Le cas de Pavel Florensky, dont le père était russe et dont la mère appartenait à une famille de la noblesse arménienne de Tiflis, constitue un exemple significatif, symbolique même, de cette situation. Dans ses mémoires, il décrit de manière très intéressante la situation en forme d'impasse dans laquelle sa famille, partagée entre les traditions religieuses russe et arménienne, se trouvait. Pour empêcher tout conflit ethnique et confessionnel, ses parents décidèrent de faire disparaître complètement de leur vie et de celle de leurs enfants non seulement leur appartenance ecclésiastique respective, mais même toute dimension religieuse :

Papa ne manifestait son appartenance à l'Église orthodoxe de crainte que la plus légère brise ne rappelle à maman qu'il était orthodoxe. De son côté, maman s'efforçait de le payer en retour de la même délicatesse et agissait de même envers l'Église arméno-gégorienne.

Cependant, Florensky observe que :

[...] l'appartenance à deux confessions différentes unit malgré tout dans l'essentiel et au plus profond, alors que redescendre au niveau zéro de la religion, même d'un commun accord, est s'éloigner, même tous les deux, de la force d'unité dans l'Éternité⁵¹.

Quoiqu'elle se réfère à une situation familiale et intellectuelle particulière, la singulière paralysie religieuse que décrit Florensky peut être vue dans une certaine mesure comme un exemple non de l'interaction mais de l'extériorité substantielle des Églises arménienne et russe à l'époque tsariste.

Università Ca' Foscari (Venise)

Traduction de l'italien par Dany Savelli

51. P. Florenskij, *Detjam moim. Vospominan'ja prošlyx dnei* [À mes enfants. Souvenirs des jours passés], M., 1992, p. 129. *N.d.T.* : Les traductions des citations de Florensky sont reprises au livre suivant : Père Paul Florensky, *Souvenirs d'une enfance au Caucase*, trad. de Françoise Lhoest, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2007, p. 133-134.